

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LA  
**Gazette des Familles**

CANADIENNES ET ACADIENNES.

---

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

---

**Vol. 2. QUEBEC, 15 AVRIL, 1871. No. 13.**

---

---

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

---

---

**Sommaire.**

Neuvième entretien sur la famille—Chronique—Ste. Geneviève, patronne de Paris—Faits divers—Agriculture—Vie et vertus de la bienheureuse Germaine Cousin—Annonce—Conditions.

---

**Neuvième entretien sur la famille.**

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

*Deuxième devoir.—l'Instruction.*

*(Suite.)*

---

Le second devoir des parents que nous allons développer dans une suite d'articles, est, sans contredit, l'un des plus importants, comme il leur sera facile de s'en convaincre.

Dieu, dans son infinie sagesse, ne commande aux pères et mères ni de laisser à leurs enfants de grandes richesses, ni un rang distingué parmi leurs semblables, ni de puissants protecteurs, ni toutes autres faveurs temporelles, quelque précieuses qu'elles puissent être; parce que tous ces avantages qu'ils pourraient leur léguer, pourraient être pour

eux, dans bien des cas, la cause de leur perte, par l'abus qu'ils en feraient. Et certainement, il y a dans le fond des enfers, beaucoup de malheureux, qui seraient probablement dans le séjour de la gloire et du bonheur, si, à leur naissance, au lieu de trouver une belle fortune toute faite, ils avaient été obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front.

Mais, ce que Dieu exige impérieusement de tous les parents, c'est qu'ils donnent à leurs enfants une forte instruction religieuse; comme étant le plus précieux de tous les trésors; puisque les fruits salutaires de cette instruction, font, dès cette vie, leur consolation, leur gloire et leur bonheur, qu'ils les accompagnent au delà du tombeau, et qu'ils formeront le plus beau fleuron de la couronne de gloire qui doit ceindre leur front, pendant l'éternité.

Quand on ouvre l'Écriture Sainte, on est étonné de voir combien le Seigneur ne cesse de rappeler aux pères et mères, de la manière la plus énergique, l'obligation rigoureuse et sacrée de donner à leurs enfants une instruction sincèrement et fortement religieuse. “ Vous avez des enfants, s'écrie-t-il, dans l'*Ecclésiastique*, donnez leur de l'instruction, et soignez avec un zèle tout particulier, leur éducation, dès leur plus tendre enfance.” Plus loin, il s'écrie encore : “ Le père qui aime véritablement son fils, ne cesse pas un seul instant de l'instruire; il le suit pas à pas dans la vie, et toujours, quelque soit son âge et sa position, il lui donne les leçons de la sagesse et les avis de la prudence! ”

Dieu ne s'en tient pas à ces recommandations; dans le livre des *Proverbes*, il étale, avec complaisance, les précieux avantages de cette instruction et déplore amèrement les suites lamentables du défaut de l'éducation religieuse, chez les enfants qui sont assez malheureux pour en être privés : “ Le fils

bien instruit, dit il, est tout à la fois, la gloire de son père et la joie de sa mère; mais, au contraire, le fils insensé, c'est-à-dire, le jeune homme qui est sans instruction, est, en même temps, la honte de son père et le désespoir de sa mère." " Oh ! pères, ajoute-t-il, instruisez donc bien vos enfants, et ces enfants bien instruits seront une source de délices pour votre âme ! " " Oui, pères et mères, reprend l'Esprit Saint, instruisez bien vos enfants, et ils seront pour vous, le sujet d'une gloire bien légitime; et lorsque la mort viendra vous frapper, vous la verrez venir avec une sorte de satisfaction, parce que ces enfants bien instruits seront de fermes appuis, de nobles sentiers de votre maison ! "

Pères et mères, si vous voulez sérieusement opérer votre salut, sauver votre âme, vous devez donc remplir fidèlement cette obligation que le Seigneur vous impose avec tant d'insistance. Mais, pour réussir, dans cette œuvre de la plus haute importance, il faut commencer de bonne heure, le plus tôt possible, cette sainte mais difficile opération.

Dans le principe, l'âme de vos jeunes enfants est une cire molle, disposée à recevoir toutes les formes que vous voudrez lui donner. Vous devez donc vous hâter de lui en imprimer de bonnes, avant qu'elle en ait pris une mauvaise. Elle est susceptible de recevoir toutes les impressions que vous voudr. z bien lui communiquer; hâtez-vous de lui en inspirer d'heureuses, avant qu'elle en ait reçu de malheureuses; elle est prête à recevoir toute sorte d'images; hâtez-vous d'y graver l'image de Jésus-Christ et celles de toutes les vertus, avant que Satan y ait gravé son hideux portrait et l'image de tous les vices. C'est encore une terre vierge, propre à recevoir toutes sortes de semences, empressez-vous d'y jeter en abondance les nobles et précieuses

semences de la religion et de ses divers enseignements, avant que l'ennemi du genre humain n'ait eu le temps d'y jeter l'ivraie et la semence de tous les vices !

Pères et mères, dès que votre enfant commence à bégayer les doux noms de *papa*, de *maman*, noms si agréables pour vous et qui font tressaillir vos entrailles d'une si douce émotion, apprenez bien, tout aussitôt, qu'il a un autre père qui est dans le ciel, que c'est à lui qu'il doit la vie, et efforcez-vous de lui faire comprendre peu à peu que, si tous les moments qui composent la vie de l'homme sur la terre, viennent de sa main libérale, ils doivent tous lui être consacrés, à titre de reconnaissance et de justice.

Que leurs lèvres enfantines s'exercent, avant tout, à prononcer les doux noms de *Jésus*, de *Marie*, de *Joseph*.

Que ne pas espérer d'un enfant dont la langue et les lèvres ont été sanctifiés et comme consacrés par des noms si sublimes : *Jésus*, *Marie*, *Joseph* !

Pères et mères, dirigez avec le plus grand soin, les inclinations naissantes de vos enfants vers l'amour de la vertu et du bien. Affermissez leurs pas incertains et chancelants dans la voie du salut. Inspirez-leur de bonne heure, le plus tôt possible, le plus grand respect pour les choses sacrées, pour les lieux saints, et une très grande soumission pour leurs supérieurs tant spirituels que temporels.

Apprenez leur encore, et le plus tôt possible, à être polis envers tout le monde, compatissants à l'égard de ceux qui souffrent et charitables envers tous les genres d'infortune.

Personne ne saurait se faire une idée de la facilité avec laquelle les enfants apprennent toutes ces choses si graves et si importantes, dès qu'on veut

bien se donner la peine de les leur enseigner d'une manière convenable.

Mais surtout, parents chrétiens, faites bien comprendre à vos tout jeunes enfants, qu'ils ne sont sur la terre qu'en passant et pour y gagner la récompense éternelle, par leur bonne conduite, et que, par conséquent, ils ne doivent jamais s'attacher à la terre, de manière à oublier le ciel, comme ils ne doivent jamais s'occuper, des choses du temps, de manière à négliger celles de l'éternité.

Pour aujourd'hui, nous allons nous contenter de ces considérations préliminaires, que nous allons faire suivre d'un fait qui prouve clairement que les premières impressions qu'a reçues un enfant le guident pendant toute sa vie. Ce trait est bien fait pour inspirer de la frayeur aux parents qui négligent l'instruction religieuse de leurs enfants.

“ LA FILLE DE LA PUNITION.”

Pendant la grande révolution française, une famille de républicains s'était réfugiée à Nantes, pour s'y mettre en sûreté. Le plus grand plaisir de la femme était d'aller passer une partie de ses journées sur une place où se faisaient les exécutions. Elle trouvait un grand attrait dans les apprêts du supplice ; elle aimait à insulter aux victimes jusque sur l'échafaud ; mais ce qui la faisait hurler d'une joie infernale, c'était le dernier cri que poussaient les suppliciés. Dans cet instant, elle se levait ; ses yeux brillaient comme les yeux du tigre qui va boire du sang ; elle trépidait de délire, et criait : mort ! mort aux aristocrates !

Dans ces circonstances, cette femme mit au monde une fille, ou plutôt un monstre. . . . Cette fille devint hideuse comme l'âme de sa mère ! horrible comme

le souvenir d'un crime ! *c'était l'enfant de la punition !* Imbécile dès son enfance, elle n'a rien pu apprendre, si ce n'est la vie des mourants ! Quant à ce cri, elle le répète sans cesse, le jour et la nuit. Quand ses parents, pour s'étourdir et pour oublier le passé, rassemblent des gens de leur espèce, *l'enfant de la punition est là*, et toujours l'affreux où vient retentir à leurs oreilles et troubler la joie qu'ils voudraient avoir.

C'est en vain que pour étouffer ce cri affreux dans sa poitrine, ils la battent et la maltraitent. Pour éviter leurs coups, elle n'ose fixer au dehors, car elle sait l'horreur qu'elle inspire. Alors, elle passe ses journées cachés dans quelque coin obscur, et ce n'est que la nuit, qu'elle sort de la maison paternelle. Après avoir erré quelque temps, elle va s'asseoir sur les ruines d'un calvaire où la croix n'a pas été rétablie ; pour se distraire, elle chante ; sa voix grêle et perçante retentit au milieu du silence ; et le voyageur étonné, écoute et distingue, au milieu de sons plaintifs et lugubres, ces affreuses paroles : *Du sang ! du sang ! . . . il faut du sang pour régénérer la république.* Refrain révolutionnaire que sa mère a répété tant de fois, en sa présence.

La fille de la punition avait un frère, qui était né avant la révolution. Quand il fut d'âge à servir comme soldat, il demanda à son père de le racheter ; mais celui-ci, quoique pouvant le faire, puis qu'il avait plus que de l'aisance, refusa. Quoique sa fortune lui eût peu coûté, cependant il ne voulut pas faire le plus léger sacrifice pour son fils. L'argent lui était plus précieux que son enfant. Le jeune homme fut donc forcé de partir.

Après quelques campagnes qu'il fit sans gloire, il revint, exténué de fatigues, de misères et de débauches, mourir chez ses parents.

Un soir, son père étant debout devant sa porte, vit venir un homme qui s'avançait vers lui, en se traînant avec peine ; à cette vue, cette homme sans entrailles s'écria : " Etranger, passez votre chemin ; on ne donne pas ici ! " L'étranger répondit : Je sais bien qu'on ne donne pas ici.... Et il s'avançait toujours....

La femme qui venait de descendre, dit avec emportement : Que nous veut ce mendiant ?

L'inconnu continua d'avancer, en disant : ne me connaissez vous pas ?.... Je suis votre fils.... Le père répondit d'un air insouciant : Nous te croyions mort. La mère ajouta : Tu as donc congé ? Pour combien de temps ?

— Pour toujours, répondit le soldat.

— C'est impossible, s'écria le père. Nous sommes devenus trop pauvres pour pouvoir te garder.

— Vous ne me garderez pas, vous m'enverrez au cimetière.... Je ne viens pas vivre, je viens mourir.... Ma mère, j'ai soif. La mère appela sa fille ; elle vint aussitôt et ne reconnut pas son frère.

Au bout de quelques jours, le malheureux jeune homme se trouva plus mal ; il sentit même sa fin approcher. Il appela ses parents auprès de lui et dans ses affreuses souffrances, il leur dit : " J'ai voulu que vous fussiez témoins de ma mort. C'est vous qui m'avez tué, pour un peu d'argent, vous m'avez sacrifié, vous m'avez laissé partir ; et quels conseils m'aviez vous donné pour me défendre du vice ?.... Vous m'avez chassé de la maison paternelle pour avoir un enfant de moins à nourrir. Eh ! bien, cet enfant revisit, non pour mourir plus doucement sous votre toit, mais pour que sa mort soit votre châtimant.

Ma mère, vous vous êtes souvent réjouie de voir couler le sang, et ma sœur est là pour vous rappeler

le cri des mourants.... Mon père, j'ai voulu que vous eussiez aussi votre souvenir, et il sera terrible comme la mort ! Ma fosse sera près de vous, pour vous redire que vous avez sacrifié votre fils à quelques pièces d'argent, et que vous ne lui avez jamais parlé de ses devoirs !....

Pendant qu'il parlait ainsi, les deux coupables restaient debout, près du lit, et gardaient un morne silence.

Pour augmenter leur frayeur, le malade se mit tout-à-coup à s'agiter convulsivement et à étendre les bras, en criant avec désespoir : " Y a-t-il un Dieu !.... y a-t-il un Dieu !.... Vous ne m'en avez jamais parlé, parents barbares !.... Dans leur stupeur, les parents continuaient à se taire.

Le malheureux jeune homme ajouta d'une voix sépulcrale : " Un prêtre, vite, emmenez moi un prêtre !....

Le père dit à sa compagne : Femme, viens-t'en, tu vois qu'il a le délire.

Ils sortirent tous deux ; et quand ils revinrent, ils trouvèrent leur fille assise sur les pieds de son pauvre frère ; elle chantait.... il était mort !....

Et son tombeau, et le cri de sang de sa sœur effrayèrent leurs regards et leurs oreilles jusqu'à leurs derniers soupirs.

---

## CHRONIQUE.

Quand un peuple jouit d'une grande somme de bonheur, il lui arrive souvent de fermer son cœur à la reconnaissance, pour n'envisager que les maux qui sont le partage de l'humanité coupable, et pour crier bien fort que le bonheur est partout ailleurs,

mais qu'il est loin de lui. C'est là un peu notre tort, nous canadiens français. Nous croyons que les peuples qui nous environnent sont plus heureux que nous, et nous envions leur sort.

Pourtant, dans le moment actuel, quels sont les peuples de la terre qui jouissent d'une plus grande somme de bonheur que nous ?

Si nous nous donnons la peine d'étudier sérieusement ce qui peut rendre un peuple aussi heureux qu'il peut l'être, dans la vallée de larmes que nous sommes tous appelés à traverser, ne serons nous pas forcés d'avouer que les éléments du bonheur terrestre se trouvent ici, autant et plus peut-être que dans la plupart des autres pays du monde ?

En effet, qu'est ce qui constitue la prospérité, la véritable jouissance d'un peuple ? N'est-ce pas la paix, l'aisance, la liberté, l'union fondée sur la charité fraternelle, la pratique de toutes les vertus chrétiennes, l'instruction religieuse qui forme le cœur, développe l'intelligence, ennoblit l'homme, en lui montrant ses devoirs envers Dieu et ses semblables ?

Encore une fois, où ces conditions du véritable bonheur terrestre se trouvent-elles mieux réunies qu'ici ? Si on étend nos regards sur les peuples qui nous avoisinent, ou sur ceux de l'Europe, de l'Asie, on trouvera parmi eux, tantôt la richesse dans tout son éclat, sa puissance, et accompagnées des jouissances éphémères qu'elle procure ; mais, à l'ombre des palais splendides et somptueux, au service des grands orgueilleux, on aura tout un peuple de mercenaires traînant son existence dans la misère et l'objection.

On trouvera des peuples savants et qui se vantent de marcher à la tête de l'humanité, dans la voie des sciences, des arts, et de tous les progrès. Mais cette

Lumière qu'ils voudraient faire briller aux yeux de l'univers est souvent comme ces météores qui égarent les pas du voyageur, et qui après avoir ébloui les yeux, les laissent dans de véritables ténèbres ; et la science dont ils sont si orgueilleux est souvent d'autant plus vaine qu'elle les éloigne de la vérité, et leur fait embrasser l'erreur et ses tristes conséquences.

On trouvera encore des peuples où la pauvreté est, pour ainsi dire, inconnue, et où l'aisance est à toutes les portes. Mais, en retour de ces bienfaits, qui dira les maux de tout genre qui sont leur partage ? La guerre qui a porté ses affreux ravages partout, le deuil qui a atteint toutes les familles, la désunion, l'anarchie, la révolution qui lève sa tête ensanglantée, etc., tel est aujourd'hui, le sort du premier de tous les peuples, du peuple français.

Aujourd'hui, nous pouvons donc dire avec ce compatriote qui après avoir consacré trois années consécutives à visiter les Etats-Unis, presque tous les pays de l'Europe et une partie de l'Asie, nous revenait en s'écriant : " soyons fiers d'être canadiens ; la providence nous traite en peuple gâté, elle nous comble de bienfaits."

Un des plus grands bienfaits dont le peuple canadien a à se féliciter, est l'éducation soignée et vraiment chrétienne qui se distribue par tout le pays. Sous ce rapport, les Etats du Pape seuls pouvaient nous être supérieurs, avant qu'un prince sacrilège ne les en envahit, pour y implanter l'immoralité, le doute et l'impiété.

Complons nos institutions religieuses, nos séminaires, nos collèges, nos couvents que le zèle et le dévouement de notre clergé, l'esprit de foi de notre population, ont élevés sur tous les coins du pays, et serions nous : " Soyons fiers d'être canadiens " et

soyons d'une reconnaissance sans borne pour ceux qui ont usé leur existence, pour conserver parmi nous, la foi de nos pères, et le feu sacré de l'instruction religieuse.

C'est à cette foi, c'est à cette instruction religieuse que nous devons de voir nos populations se lever en masse, et couvrir de leur signature, des adresses qui, toutes, ont pour but de protester contre l'envahissement sacrilège des Etats du Souverain Pontife. C'est encore à cette foi, à cette éducation religieuse que nous avons dû de voir des centaines de nos compatriotes aller faire un renfort de leurs corps au père commun de tous les fidèles.

C'est cette foi, cette éducation religieuse qui ont fait et qui feront encore du peuple Canadien, un peuple de héros qui affronteront la mort et tous les obstacles pour remplir la noble mission que la divine Providence leur a confiée, et qui s'imposeront tous les sacrifices pour faire briller aux yeux des frères séparés qui les environnent le flambeau de la vérité.

Déjà, nous voyons des centaines de nos compatriotes réfugiés dans la république voisine, faire l'admiration du peuple nombreux, au sein duquel, ils sont pour ainsi dire noyés, par leur zèle à élever des temples au Seigneur, par l'esprit de charité qui les unit.

Oui, depuis deux à trois ans, surtout, les Canadiens Français qui se sont éloignés de nous momentanément ou pour toujours, se font gloire de se montrer, là comme ici, de fervents chrétiens, des catholiques sincèrement attachés à tous leurs devoirs.

Avant cette époque, nous avions à déplorer l'indifférence, et même le mépris que nos compatriotes, exilés chez nos voisins, paraissaient afficher pour

tout ce qui tenait au culte catholique; mais depuis lors, la présence, parmi eux, d'un bon nombre de prêtres de leur nationalité, a produit, sur eux, un effet prodigieux, en leur rappelant les joies de leur enfance, les jouissances sans nombre que leur a procurées, à toutes les époques de leur vie, la pratique de leurs devoirs religieux.

Nous pourrions encore signaler, comme une des causes qui a produit le mouvement religieux qui se fait au sein de la population canadienne des États-Unis, la fondation d'un journal qui a pour titre "*Le Protecteur Canadien*" et qui ne cesse de rappeler à nos compatriotes la nécessité de s'unir et de se faire gloire de leur foi, d'appartenir à l'église catholique.

Le vénérable prêtre, M. le Grand Vicaire Druon, qui a fondé cette feuille, pour le bien de nos compatriotes, mérite toute notre reconnaissance, et la leur.

A ce propos, nous dirons que la fondation d'un bon journal est toujours un événement heureux et qui produit les plus heureux résultats. *Le Moniteur Acadien* qui se publie à Shédiac, N. B., est là pour nous donner raison, car depuis sa fondation, ce journal secondant le zèle du clergé, a fait connaître au peuple en faveur duquel il se publie, sa force, les moyens dont il dispose pour réclamer ses droits, et avoir sa juste part dans la représentation du pays. Si cette feuille continue d'être fidèle à sa mission, elle pourra produire les plus heureux effets?

---

### **Ste. Geneviève, patronne de Paris.**

Dans les jours pénibles que traversent la France et la ville de Paris en particulier, il nous semble à propos de rappeler une autre époque déjà éloignée, où le même pays, la même ville, avaient tout à craindre de la part d'un ennemi barbare, et furent délivrés par l'entremise d'une femme aussi héroïque par ses vertus que par son courage.

Il y a de cela 1449 ans, une frayeur mortelle s'était emparée des habitants de la capitale de la France. Attila, roi des Huns, avait traversé le Rhin, et était entré en France, appelée alors la Gaule. Ce conquérant, qui se nommait lui-même le fléau de Dieu, mettait toute sa gloire à détruire tout ce qu'il rencontrait sur son passage, et déclarait hautement que son plus violent désir était que l'herbe ne repoussât pas dans les lieux où son cheval posait le pied. Partout où il passait avec son armée innombrable, les villes étaient saccagées, les habitants massacrés, et la chrétienté toute entière s'attendait à être traînée en esclavage.

Au milieu de la terreur universelle, une femme seule ne tremble pas. Animée de l'esprit de Dieu, elle ose promettre aux habitants de Paris que, s'ils veulent faire pénitence, et recourir aux jeûnes et à la prière, Attila sera arrêté dans sa course dévastatrice.

A sa voix, de pieuses femmes vont s'enfermer avec elle dans un lieu saint, pour y consacrer quelques jours aux exercices de la prière et de la pénitence. On la traite de folle, d'illuminée, et dans l'excès du désespoir et de la terreur, on s'emporte contre elle, et on menace d'attenter à sa vie. Cependant, cette femme prie, jeûne et s'humilie, et un jour contre toute prévision, on apprend qu'Attila a été arrêté par une force irrésistible, et qu'il a été contraint, malgré lui, d'abandonner son projet de ruiner Paris, de fond en comble.

Paris est donc sauvé ! Son peuple est forcé de reconnaître qu'il ne doit son salut qu'à l'intervention

de cette femme qu'il menaçait naguère de tout le poids de sa colère, et il se livre aux transports de la reconnaissance et de la joie. Le souvenir de cette délivrance miraculeuse, de la puissance de la prière et de la pénitence est si vivace, que depuis l'an 451, ces hommages n'ont, pour ainsi dire, pas cessé.

Cette femme, c'est Ste. Geneviève. Voici en peu de mots son histoire, qui est si chère à tout cœur chrétien et français.

Née en 422, à Nanterre, de parents pauvres, appelés Sèvre et Géronce, elle fut présentée à l'âge de sept ans, à un illustre évêque, St. Germain d'Auxerre, qui passait par Paris, pour se rendre en Angleterre.

Quoique la foule qui se pressait autour du saint fut nombreuse et que rien d'extraordinaire ne parut dans cet enfant, le saint subitement éclairé de l'esprit de Dieu, sut discerner Geneviève, entre tous les fidèles qui l'environnaient ; il la fit approcher avec ses parents à qui il prédit la sainteté future de leur enfant.

Geneviève lui ayant dit qu'elle désirait depuis longtemps se consacrer à Dieu : " Prends courage, ma fille, lui dit le saint ; efforce-toi de prouver par tes œuvres, ce que tu crois du fond du cœur, et ce que tu professes de bouche. Le Seigneur te soutiendra et te donnera la force pour accomplir ce que tu as résolu."

En même temps, il la bénit pour la consacrer à Dieu, la mena à l'église, et pendant le chant des psaumes, il eut la main étendue sur elle.

Le lendemain, le saint s'adressa de nouveau à Geneviève, et lui dit : " Ma fille, te souviens-tu de la promesse que tu as faite hier à Dieu ? " — " Oui, dit-elle, je m'en souviens, et j'espère, avec le secours de la grâce, y être fidèle."

Le saint Evêque, charmé d'une si belle réponse, l'engagea à persévérer, et prenant une médaille de cuivre, sur laquelle était gravée une croix, il la lui donna, et lui recommanda de la porter toujours au cou, pour se rappeler la consécration qu'elle venait de faire à Dieu, de sa personne.

Dès ce jour, Geneviève se considéra comme l'épouse de Jésus-Christ, et à l'âge de quinze ans, elle reçut le voile sacré de la religion.

Comme ses parents étaient morts, elle se retira chez une dame qui était sa marraine, et là, elle mena la vie la plus austère. Elle ne mangeait guère que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, encore sa nourriture ne consistait-elle qu'en un peu de pain d'orgo et de fèves, et elle ne buvait jamais que de l'eau. Elle continua ce genre de vie jusqu'à 50 ans ; alors par obéissance aux conseils de son Evêque, elle consentit à user d'un peu de lait et de poisson.

Les vertus principales de Geneviève étaient une inviolable pureté de corps et d'esprit, une humilité profonde, une foi vive, une charité ardente, une grande horreur pour le péché même véniel et l'amour de la prière.

Dieu, pour l'éprouver, permit que ses vertus suscitèrent contre elle, une sorte de ligue ; on la traita de visionnaire, d'hypocrite, et il fallut que St. Germain d'Auxerre prit sa défense, pour confondre ses ennemis.

La délivrance de Paris ramena en sa faveur l'opinion publique, ainsi que d'éclatants miracles qu'elle opéra à Paris, à Meaux, à Laon, à Troyes, à Orléans et à Tours. La confiance que le peuple avait en elle, s'accrut encore, pendant le siège de Paris, par Childéric, roi des Francs. Les assiégés étaient menacés de la famine, Geneviève se mit à la tête de ceux que l'on envoyait pour chercher des vivres, les accompagna jusqu'à Troyes, et malgré les attaques des ennemis, leur procura un heureux retour.

Geneviève fit encore de grandes et saintes choses. Enfin, en 512, à l'âge de 89 ans, elle expira, cinq semaines après Clovis, le premier roi chrétien des Francs, et fut enterrée près de lui. Depuis sa mort, de nombreux miracles furent obtenus par son intercession. Nous citerons, entre autres, la cessation miraculeuse de la cruelle maladie appelée *mal des ardents*, par laquelle Paris fut ravagé en 1120, sous Louis le Gros. Une fête

fut constituée en souvenir de ce nouveau bienfait, et elle se solemnise encore à Paris, le 22 Novembre.

Tels sont les principaux traits de l'histoire de Ste. Geneviève. Il était bon de les rappeler au moment où la même ville est cornée de toutes parts par un ennemi implacable et soumise à toutes les horreurs d'un siège que l'on peut regarder comme un juste châtement de son impiété, de ses blasphèmes et de tous les crimes qui s'y commettent.

Puissent les cendres de Ste. Geneviève ranimer la foi des justes, amener le repentir dans le cœur des coupables, exciter partout les sentiments de foi, d'amour de Dieu, de pénitence qui illustrèrent cette vie admirable.

Elle est un exemple, que dans les plus humbles conditions, il est possible de produire les plus heureux résultats sur tous ses frères.

Elle nous apprend à mépriser les jouissances et les fêtes de ce monde et à sanctifier notre âme par les souffrances volontairement acceptées; et dans un siècle où on ne songe qu'à la matière et aux plaisirs de la terre, où le ciel est si loin des préoccupations d'un bon nombre, et où on sacrifierait la vie éternelle pour un peu d'or, Ste. Geneviève doit, plus que jamais, fixer les regards du chrétien. Car, malgré tout, l'évangile est resté le même, et la voie du ciel est le chemin royal de la croix, la voie des privations, des souffrances et de l'amour de Dieu.

Que Paris rentre sincèrement dans cette voie sainte, et elle sera sauvée et délivrée de ses ennemis.

---

## FAITS DIVERS.

—A la Rivière Rouge, des difficultés sérieuses ont été amenées par l'insubordination des volontaires d'Ontario. Leur fanatisme, s'il n'est réprimé, peut entraîner les plus mauvaises conséquences. Les volontaires de la Province de Québec, au contraire, se font remarquer par leur soumission et leur bonne conduite.

—Nous venons de voir deux citoyens de St. Jean Chrysostôme, MM. Edouard Montminy et Ed. Couture qui arrivent d'une excursion au lac St. Jean par le chemin Tremblay. Le bon état de ce chemin, la courtoisie des gardiens qui sont échelonnés sur la route, la généreuse hospitalité qu'ils ont reçue du Révd. M. Constantin, curé de St. Jérôme, et de ses braves paroissiens, la richesse du sol : tout a contribué à rendre leur voyage agréable et à les engager à faire l'acquisition de lots dont ils iront probablement prendre possession au printemps. Ils ont été étonnés de voir le courant d'émigration qui se porte dans cette direction.

—La question de l'arbitrage entre Ontario et Québec qui a produit, en chambre, plus de discours que de besogne, a été renvoyée au Conseil Privé, en Angleterre.

—La haute commission qui siège à Washington pour régler les différends entre l'Angleterre et le Canada, d'une part, et les Etats-Unis, de l'autre, ne paraît encore avoir pris aucune détermination sérieuse.

—En Italie, le Pape est toujours prisonnier, mais toujours calme en attendant l'heure que la divine Providence a fixée pour la délivrance de son Eglise.

—En France, la révolution menace de compléter les maux que la guerre a semés à sa suite. Pauvre Franco ! qui donc la guérira.

—Nous avons le plaisir indicible de voir les réunions qui ont déjà eu lieu, dans la plupart de tous les centres importants de notre pays, ainsi que les adresses éloquentes qui ont été signées partout, pour protester contre l'envahissement sacrilège des Etats du Pape. Si quelque chose peut réjouir le cœur du magnanime Pie IX, au milieu des tribulations qui l'assiègent, c'est bien de voir le zèle de ses enfants à réprover, avec indignation, ses oppresseurs et ses bourreaux !

—Ça été une bien grande satisfaction pour nous, d'apprendre que M. Ramoau, un véritable ami des Canadiens et des Acadiens, a été élu membre de l'Assemblée Nationale, dans le département de Seine et Oise.

—New-York qui ne comptait que 5,000 catholiques, il y a cinquante ans, en compte, aujourd'hui, plus de 500,000.

---

## AGRICULTURE.

CAUSERIE.

### Le curé et ses habitants.

(Suite.)

*M. le Curé.*—Le frère du petit Baptiste avait donné à chacune de ses vaches un nom particulier ; l'une s'appelait la *caille*, une *rougette*, une autre, la *noire*, &c. ; et elles paraissaient si fortement tenir à ces noms, que quand leur jeune gardienné les apostrophait, elles levaient aussitôt la tête, et semblaient attendre ses ordres.

Si le petit Joseph, frère du petit Baptiste, traitait avec tant de soin, et je dirais, d'affection tout le troupeau, en temps ordinaire, il se multiplia, pour ainsi dire, quand arriva l'époque où les vaches font leurs veaux. Alors, malgré sa bonne volonté à toute épreuve, il ne put suffir seul, car il fallait veiller le jour et la nuit, pour éviter les accidents. Les deux autres serviteurs, ainsi que petit Baptiste lui-même, après les travaux de la journée, se relevaient tour à tour, pour veiller pendant la nuit.

Avec de telles précautions, et vu les bons soins que les vaches avaient reçues depuis qu'elles étaient à l'étable, le vetage se fit très heureusement. Il en fut de même des mères moutonnes ; aucune d'elles ne perdit ses petits, quoique la moitié au moins, en apporta deux. Puisque nous voilà dans la bergerie, jetons un coup d'œil sur sa disposition. D'abord, elle était assez vaste pour le troupeau qu'elle devait contenir. Elle était divisée en deux, par un ratelier double, de manière que le fourrage était distribué des deux côtés, sans qu'on fut obligé de le passer au

milieu du troupeau. On le jetait dans le ratelier par une ouverture pratiquée vis-à-vis. Chaque côté de ce ratelier, et tout auprès, était un ange, toujours rempli d'eau claire. Aux extrémités de cette double bergerie, étaient d'autres auges destinés à recevoir des légumes ou des boites. On y mettait aussi des branches de cèdres. Le sel n'était pas plus épargné pour les moutons que pour les vaches, mais, ils en recevaient des quantités bien moindres. La litière de ces moutons était souvent renouvelée, et le fumier était enlevé tous les deux ou trois jours. Avec de semblables dispositions, le troupeau ne pouvait manquer de prospérer ; aussi, il faisait envie à voir.

*Un des habitants.*—Petit Baptiste était plus chanceux pour les petits moutons que moi, car le printemps dernier, sur vingt petits, j'en ai perdu quinze, et trois mères moutonnes.

*Un autre habitant.*—Moi, ça m'arrive tous les ans, de perdre le plus grand nombre de petits ; heureux encore quand je puis sauver les mères.

*M. le Curé.*—Prenez-vous les précautions que ne négligeait jamais le petit Baptiste ? Leur donnez-vous de bon fourrage ? Les tenez-vous proprement, en enlevant le fumier, en évitant de leur remplir la laine de graine de fourrage ? Changez-vous leur eau fréquemment ?

*Le premier habitant.*—Quant à moi, je crois qu'il est mieux de leur laisser leur fumier tout l'hiver. Je n'ai pas de ratelier, et je leur jette le fourrage au milieu de la bande. Quant à la nourriture, ils se contentent de paille.

*M. le Curé.*—Puis, votre bergerie est-elle aérée et éclairée ?

*Le même habitant.*—Elle est aérée et éclairée quand j'ouvre la porte ; à part cela, elle est comme un œuf.

*M. le Curé.*—Et après cela, vous êtes surpris de perdre beaucoup de vos petits moutons ? Ce qui me surprend, moi, c'est que vous puissiez en réchapper quelques-uns. Savez-vous que dans votre manière de traiter vos moutons, et aussi les autres animaux, il y a surtout deux causes qui ruinent considérablement leur santé comme je l'ai déjà dit ailleurs ! Ces deux causes les voici : le fumier accumulé et mêlé d'urine, d'où s'exhalent des odeurs qui leur sont très-préjudiciables ; la seconde cause, est amenée par ces graines de foin qui s'accumulent dans la laine, obstruent les pores de la peau, et qui, pour les bêtes à cornes, les empêchent de transpirer et les tient dans un état fébrile qui les dispose à toutes sortes de maladies. Puis encore, est-on excusable de ne leur faire boire, le plus souvent qu'une eau croupie. Tenez, mes bons amis, avouons entre nous qu'un bon nombre parmi les habitants ne méritent pas que la providence mette à leur disposition de bons animaux, car ils ne savent pas reconnaître leurs services, et les traitent trop mal.

*Les habitants.*—C'est vrai, Monsieur le curé, c'est vrai, et bien souvent nous tuons nos animaux par notre faute. On dit que les animaux font la richesse des habitants, et nous autres, pauvres irréfléchis, nous les traitons comme s'ils étaient une nuisance.

*M. le Curé.*—Au moins, je suis heureux de vous voir reconnaître vos torts. Quand on s'avoue coupable, on n'est pas loin de se corriger. Oui, encore une fois, les animaux, font la richesse du cultivateur, et cette richesse, ils la font d'autant plus promptement qu'ils sont mieux soignés.

Si de l'étable et de la bergerie, nous passons à l'écurie, à la porcherie, nous verrons partout les animaux avoir de l'air, de la lumière, de l'eau claire, d'excellente nourriture ; aussi, nous admirerons leur propreté, leur embonpoint et leur bonne santé.

Il n'y a pas jusqu'aux volailles qui témoignent des bons traitements qu'elles reçoivent, par leur air de gaité et par les pontes qu'elles font pendant l'hiver comme pendant l'été.

*Un des habitants.*—Monsieur le curé, j'admire le bon ordre qui règne partout, dans l'étable, dans les écuries, &c. Mais tout cela est dû au petit Joseph ; quant aux autres serviteurs et à leur maître, petit Baptiste, à quoi ont-ils passé leur hiver ; car d'après ce que vous nous avez dit des précautions prises pour rendre la maison si chaude, ils n'ont pas dû passer leur temps à enlever le fumier des animaux, et à faire du bois de chauffage.

*M. le Curé.*—Merci, mon ami, vous me rendez service, car vous me fournissez l'occasion de vous faire connaître les nombreux travaux que ces trois hommes ont exécutés. Je vous ai dit que petit Baptiste voulant augmenter considérablement le nombre des animaux, avait décidé d'agrandir considérablement les bâtiments de la ferme. Eh bien ! outre le bois de chauffage, il fallut abattre, équarrir et charroyer du bois de charpente, ainsi que du bois de sciage ; on fit tout cela pendant l'hiver. Mais ce n'est pas tout, pendant les jours de mauvais temps, au lieu de passer son temps à se chauffer les côtes contre le poêle, ou à courir d'un voisin à l'autre, comme on le fait souvent, surtout pendant le carnaval, chez petit Baptiste, on réparait les instruments oratoires, on en fabriquait de nouveaux, on préparait aussi les vaisseaux nécessaires à la sucrerie, etc. De cette manière, on n'avait pas un moment à perdre, on travaillait toujours, sans jamais se fatiguer, tant les travaux étaient bien distribués, et les serviteurs n'avaient qu'à se féliciter d'un maître qui, tout en payant bien leurs services et en les nourrissant bien, savait encore leur appren-

dre à exécuter tant de travaux nouveaux pour eux; car ils comprenaient que plus tard, ils retireraient de grands avantages de ce qu'ils apprenaient.

Les soirées se passaient en lectures morales ou sur des sujets agricoles et en entretiens toujours utiles et instructifs.

Petit Baptiste, pour ne pas imposer de fardeaux trop lourds à ses serviteurs, avait fait entreprendre le battage de son grain par deux pauvres pères de famille du voisinage, qui n'avaient que ce moyen de donner du pain à leurs enfants.

---

---

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.

---

## GERMAINE COUSIN (Suite)

### VIII

Pour y arriver plus sûrement, elle invoquait l'aide de Marie. A ce nom béni, un concert de louanges s'élève dans toute l'Eglise. C'est le chant des Pères et des Docteurs, des Confesseurs et des Martyrs, des Saints, et des Vierges; c'était déjà celui des Prophètes; ce sera éternellement celui des Anges, et leurs voix seules, mariées aux harpes d'or qui retentissent dans les cieux, prononcent les paroles qui peuvent célébrer dignement la Mère très-sainte du Sauveur Jésus.

Les Saints, envoyés de Dieu pour servir d'exemple aux peuples et pour ranimer en eux le feu de la dévotion, n'ont jamais manqué de se signaler par leur amour pour Marie. Dès son bas âge, notre bienheureuse bergère avait donné des preuves de cette tendre et solide piété envers la Mère de Dieu. Son chapelet, qu'elle récitait souvent, était son seul livre. Il suffisait à cette âme éclairée d'en haut. *L'Ave Maria* lui ouvrait une source intarissable de lumidres, de consolations et de ravissements. Elle le prononçait encore d'un cœur plus tendre aux heures où les fidèles ont coutume de réciter la Salutation angélique. Dès qu'elle entendait le premier coup de cloche qui

depuis six siècles, dans tout l'univers, chante trois fois par jour cette prière entre la terre et les cieux, en quelque lieu qu'elle se trouvât, pour témoigner plus de révérence, elle se mettait à genoux. Telle était sa fidélité à cette pratique de piété, qu'on la vit souvent s'agenouiller ainsi au milieu de la boue et de la neige, sans prendre le temps de chercher une meilleure place.

## IX

Une des œuvres que lui inspirait l'amour de Jésus et de Marie, était de réunir autour d'elle, quand elle le pouvait, quelques-uns des petits enfants du village. Elle s'appliquait à leur faire comprendre les vérités de la religion, et leur persuadait doucement d'aimer Jésus et sa divine Mère. Spectacle digne de l'admiration des Anges et cher aux regards de Dieu, quo cette petite école tenue à l'ombre d'un buisson dans la campagne déserte ! école où le maître, qui peut-être ne savait pas lire, donnait à ses auditeurs à demi sauvages et leur faisait comprendre des leçons qu'un docteur n'aurait pas dédaignées.

On aime à se dire que les soins de cette charité charmante ne furent pas perdus, et que le grand Dieu qui ordonne de "laisser venir à lui les petits enfants," garda dans la voie du salut ceux que lui avait si doucement amenés sa servante Germaine.

## X

Ce que nous savons, c'est que la vertu de cette humble fille était admirée dans le village. Lorsque Dieu, longtemps après avoir rappelé Germaine, commença de manifester la gloire dont elle jouissait dans le ciel, les demeurants de l'époque déjà éloignée où elle avait vécu n'avaient pas encore oublié la modestie de son maintien, l'angélique douceur de son âme, ce je ne sais quoi de radieux qui l'entourait lorsqu'elle assistait aux offices et participait aux sacrements. O'était l'opinion de tout le pays, que jamais aucune nation de sa vie ne lui avait fait perdre l'innocence du baptême.

## XI

Cependant le monde est partout le même : il éprouve partout quelque aversion secrète contre la piété. Comme elle ne peut, si humble qu'elle se fasse, éviter de le censurer en quelque

manière, et qu'elle le blesse par son humilité elle-même et par son silence, il ne peut pas aussi se défendre de la haïr. Elle lui impose l'estime, il s'en venge par la raillerie. Ce monde-là n'est pas seulement le monde des villes, on le retrouve aux champs. Ce n'est pas seulement le monde infidèle et hérétique, c'est le monde chrétien lui-même. Il est choqué de Jésus-Christ dans la personne de ceux qui se rendent imitateurs de Jésus-Christ et, lorsque leur vertu jette trop d'éclat pour qu'il puisse le calomnier, il se donne au moins la joie de les tourner en dérision.

(A continuer.)

---

---

## ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

---

---

## CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

✎ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.